Homère

L'Odyssée

NOUVELLE TRADUCTION de *L'ODYSSÉE*

P.O.L

L’Odyssée

D'Emmanuel Lascoux

L'Iliade des femmes

double CD audio, voix française, Daniel Mesguich,
voix grecque ancienne et transposition française, Emmanuel Lascoux,
Éditions des Femmes-Antoinette Fouque, Paris,
collection « La Bibliothèque des voix »,
réalisé par Francesca Isidori, 2016. Durée 2 h 37 mn.
Coup de cœur 2017 de l'Académie Charles Cros.

L'Odyssée des femmes

CD audio MP3, voix française, Daniel Mesguich,
voix grecque ancienne et transposition française, Emmanuel Lascoux,
Éditions des Femmes-Antoinette Fouque, Paris,
collection « La Bibliothèque des voix »,
réalisé par Francesca Isidori, 2018. Durée 3 h.

Mots d'un regard

sur des œuvres de l'artiste plasticienne Isabelle Perez,
Éditions Notari, Genève, collection « CuriosArt », 2016.

Homère

L'Odyssée

version française
Emmanuel Lascoux

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e

© P.O.L éditeur, 2021
ISBN : 978-2-8180-5083-5
www.pol-editeur.com

πατρὶ φίλῳ Ἰάννῃ Μιχάλῃ γ'ἀποδοὺς τὸν Ὅμηρον
à Jean-Michel, mon père, à qui je rends Homère !

Prélude

alphabet minuscule

τῆς γὰρ Ὀδυσσείας οὐ μακρὸς ὁ λόγος ἐστίν· ἀποδημοῦντός τινος ἔτη πολλὰ καὶ παραφυλαττομένου ὑπὸ τοῦ Ποσειδῶνος καὶ μόνου ὄντος, ἔτι δὲ τῶν οἴκοι οὕτως ἐχόντων ὥστε τὰ χρήματα ὑπὸ μνηστήρων ἀναλίσκεσθαι καὶ τὸν υἱὸν ἐπιβουλεύεσθαι, αὐτὸς δὲ ἀφικνεῖται χειμασθείς, καὶ ἀναγνωρίσας τινὰς ἐπιθέμενος, αὐτὸς μὲν ἐσώθη, τοὺς δ᾽ ἐχθροὺς διέφθειρε. τὸ μὲν οὖν ἴδιον τοῦτο, τὰ δ᾽ ἄλλα ἐπεισόδια.

tées gàr Odusseíaas ou makròs ho lógos estín ; apodeemóuntós tinos étee pollà kaì paraphulattoménou hupò tóu Poseidóonos kaì mónou óntos, éti dè tóon oíkoi hoútoos ekhóntoon hoóste tà khreémata hupò mneesteéroon analískesthai kaì tòn huiòn epibouleúesthai, autòs dè aphiknéitai kheimastheís, kaì anagnoorísaas tinàs epithémenos, autòs mèn esoóthee, toùs d'ekhthroùs diéphtheire ; tò mèn óun ídion tóuto, tà d'álla epeisódia.

L'argument de l'Odyssée n'est pas bien long à exposer : c'est l'histoire de quelqu'un qui passe quantité d'années loin de son pays, tout seul, oui, Poséidon ne le lâche pas des yeux. Chez lui, pendant ce temps, les choses s'enveniment au point que ses biens sont dilapidés par des prétendants, et qu'on en veut aussi à son fils. Mais le voici qui s'en revient, après bien des tempêtes. Il se fait reconnaître de quelques personnes, lance l'assaut,

se tire ainsi d'affaire et extermine ses ennemis. Voilà le pitch, ça se résume à ça. Le reste ? Seulement du remplissage.

Aristote, *Poétique*, 1455 b 19-20

Si Ulysse ne s'y perd pas – à croire souvent qu'il le veuille, et nous avec – dans ce grand « remplissage » dont parle Aristote, pêle-mêle d'allers qui deviennent retours à des points dont on n'est même pas partis, d'arrivées chez des inconnus qui, dussent-ils le rester ou pas, poussent – le plus tôt, le plus tard sera le mieux – à des départs également inévitables, de discours des uns embusqués aux discours des autres, comme est rendu à son héros, Ulysse, au milieu, sans crier gare, le grand récit de la voix sans nom qui nous parle, du début à la fin – appelez-la Homère, faute d'intimes pour mieux faire – pour qu'il puisse boucher lui-même les trous de son histoire, si tous les bouts épars finissent bien par se rejoindre, sans même qu'on ait à faufiler de faux ourlets, à suspecter les épissures, à couper quand ça dépasse (l'*Odyssée* reste l'encyclopédie la plus complète où tout marin, tout poète, tout auditoire occidental ait jamais appris à faire des nœuds), si donc, contrairement à ce que fait Aristote pour y voir clair, on s'y retrouve sans rien résumer, c'est que l'épopée vit de l'oubli des questions qu'elle ne cesse de poser, auxquelles on croit – c'est ça, croire – qu'elle est censée répondre.

Tous ses compagnons sont morts ? « C'est à cause du Soleil. » Pourtant Ulysse leur avait bien dit de ne pas toucher aux vaches sacrées. Toute cette *Odyssée* ? « C'est à cause de l'œil rond du Cyclope », autre soleil qu'il a crevé. Pourtant ses compagnons lui avaient bien dit de ne pas attendre le retour du monstre à sa grotte.

Et Athéna, pendant tout ce temps qu'il perd sur d'autres mers et d'autres terres ?

« C'est à cause de son oncle Poséidon », qu'elle a peur de fâcher par son favoritisme envers Ulysse. Pourtant, que fait-elle d'autre avant comme après les mésaventures qu'il raconte aux Phéaciens ? Et Télémaque n'est plus un enfant, maintenant : qui peut l'empêcher de partir d'Ithaque, oui, d'aller aux nouvelles de son père ? Pourtant, c'est un voyage dangereux pour rien : il suffisait qu'il reste tranquillement au palais, pardi, Ulysse est rentré avant lui !

Même les Prétendants : n'est-ce pas à cause de son absence, vingt ans qu'il est parti à Troie ? Comment pourrait-il encore être en vie, revenir, hein ? Comment voulez-vous que Pénélope se refuse à un remariage avec celui qui lui fera les plus beaux cadeaux ? D'ailleurs, que lui a dit d'autre Ulysse à son départ d'Ithaque : s'il ne rentrait toujours pas quand son fils aurait sa première barbe au menton, de lui laisser la maison, et de suivre un nouveau mari, non ? Pourtant, même si son fils est un homme, elle s'entête à refuser, à tromper ses soupirants, jusqu'à ce qu'Ulysse rentre à point nommé, et tue presque tout le monde, sans grand respect des traditions, et jusqu'à l'horreur de pendre les servantes coupables de collaboration après leur avoir fait empiler les cadavres des hommes dans la cour.

« C'est bien fait ! » Dans les deux sens : ça leur apprendra, aux méchants, aux imbéciles, aux faibles, comme ça leur a appris, à lui, le héros d'endurance, à son fils bafoué, à sa femme harcelée, à son père piétiné, à sa mère emportée par le chagrin de son absence. Et « c'est tellement bien fait », ces trois énormes vagues successives, aventures de Télémaque, récits d'Ulysse, retour et vengeance finale ! Pour notre plus *malin* plaisir. Nous, les enfants, qu'on le veuille ou non, de la *Nausée* (cette existence vouée au mal de mer), de l'*Étranger* (cet assèchement méditerranéen des questions), de l'*Innommable* (cette fin franco-irlandaise des phrases), que notre mer soit grise au Havre, bleue à Alger, verte à Dublin, nous y labourons toujours plus vainement les sillons irisés, éphémères, d'Ulysse, sans même l'espoir du retour. Nous nous abreuvons toujours plus de ses

mensonges, ses trucages, que nous avons perdu la soif de vérité, nous savourons d'autant mieux ses revers, ses échecs, ses triomphes, qu'on nous les conte avec la *meilleure* foi du monde, celle en des dieux menteurs, contradictoires, victorieux et faillibles, absents quand il le faut, c'est-à-dire quand le poème l'exige. Confiance du public en la défiance du poète.

Mais trois grands mouvements, c'est encore insuffisant pour ne pas se perdre dans le détour des épisodes, des redites, des détails. La philologie nous apprend que le texte de l'*Odyssée* a dû changer de forme avec celle du livre : d'abord morceaux de peau, trop épais pour tout mettre, puis rouleaux fins de papyrus, qu'on peut coller sur de grandes longueurs, mais aussi, morceler en autant de « chants », découpés sans doute par les savants alexandrins dès le IIIe siècle avant notre ère, souvent selon la respiration « naturelle » du récit (on se lève avec l'aurore, au début, on se couche à la fin, avec la nuit), parfois plus étrangement (entre une question et sa réponse). Mais le coup de génie de ces géomètres tardifs – à moins, comme on le pense à juste titre, qu'ils n'aient fait là que suivre le tracé du Maître –, c'est d'avoir égrené l'épopée au rythme des vingt-quatre lettres de l'alphabet ionien, celui-là même qui/que fait chanter Homère. Car les Grecs comptaient avec leurs lettres, avant notre adoption des chiffres orientaux. Apprendre à lire, à écrire, comme on en voit tant de traces laissées par les écoliers d'Égypte grecque, c'est d'abord épeler sa langue dans l'*Iliade* ou l'*Odyssée*. Puis, si l'on continue toute sa vie, si l'on devient savant, voire poète à son tour, d'Alexandrie à Byzance, on navigue avec la précision du compas moderne : *alpha* 350, *oméga* 548. On tient la longitude de tel chant, la latitude exacte de tel vers. Et pour savoir qu'on est dans l'*Odyssée*, on laisse les majuscules à l'*Iliade* : K 5 (*Kappa cinq*), cinquième vers du chant X de l'*Iliade* ; k 5 (*kappa cinq*), même endroit, le voici traduit, mais dans l'*Odyssée* :

« Douze, c'est le nombre d'enfants qui lui sont nés dans sa demeure »

Il fallait bien inventer ça, quand on n'a plus Circé, ni Athéna, ni Hermès, ni Idothée, ni quelque nymphe que ce soit, pour nous guider dans l'œuvre-monde. Manière aussi de dire : qu'on sait qui a la préséance, des deux épopées, mais qu'on ne sait pas qui est premier. La majuscule va bien à l'*Iliade*, A d'Achille ou d'Agamemnon. La minuscule va encore mieux à l'*Odyssée*, où Personne n'est personne, et Ulysse, très souvent un moins que rien.

histoire d'un cri

Je n'ai jamais voulu traduire Homère. Trop de musique dans le grec.

Oui, c'est que j'ai reçu la musique, enfant, avant le grec, adolescent. Homère est venu après Bach et Mozart. Les doigts rêvent déjà de leur phrasé entre les deux oreilles avant que les yeux se mêlent vraiment d'un nouvel alphabet, d'autrement plus vieilles syllabes – *sullabeé*, la double prise, le « mains ensemble » de la voix – pour finir en phrases. Mes yeux étaient déjà si heureux de courir les portées ! Mais tout début grec est double, comme d'Homère, *Iliade & Odyssée* : j'ai entendu et chantonné le grec moderne avant l'ancien. La première fois, j'ai même aperçu leur dictature avant notre démocratie, les routes d'eucalyptus scandées des banderoles « Zíto o Stratós / Vive l'Armée », les chars aux angles des rues vides où Stávro – le « Crucifié » peu orthodoxe –, de sa jeunesse hospitalière et vigoureuse, nous plaque sous l'ombre du porche quand il entend mes parents dire tout haut le nom de Théodorakis ; la seconde fois, au fin fond du Péloponnèse, tous les estropiés de la guerre, vieux Laërtes affublés des mêmes guenilles, sarclant leur vigne comme lui, malgré tout, les rescapés du Cerbère aux trois têtes Das Reich-Londres-Staline, qui seuls, à mains nues, avaient coupé la première tête, mais dont les deux dernières voulaient encore leur peau en 1946. Fléau du *néikos*, de la querelle allumée dans l'*Iliade* par Agamemnon devant Troie, à la

guerre civile d'Ithaque, la *stásis* consécutive au massacre des Prétendants, stoppée net, ainsi que l'*Odyssée*, du même coup, par Athéna, la chouette aux grands yeux.

Toujours plus de musique, jusqu'à la double *akmeé* suivante – double pointe, des lances, ou des sommets jumeaux de Delphes, ou *mén… dé*, le « d'une part/d'autre part » grec, deux balises pour ma vie : avoir eu la même année les oreilles à jamais percées du cri mortel de Don Giovanni, et du cri divin arraché à Zeus par l'inévitable mort d'Hector. Double éphébie : cette effraction d'adolescence dans cette *militia amoris* « service militaire de l'amour », le cri du livre et de la partition, sur fond de vie absente, seule au piano-bureau. Double émotion d'un deuil exponentiel : perdre tous les héros d'Homère et de Mozart au moment où vous les rencontrez enfin. Soigner la blessure de Donna Elvira par celle d'Aphrodite, noyer le chagrin d'Andromaque dans celui de la Contessa, la rage dupée de Masetto dans celle de Diomède, surprendre Achille à Salzbourg, trouver vraiment Hélène à Vienne, et Pamino dans la plaine achéenne.

Mais avant l'homme, il faut passer par le centaure et sa puissance inachevée : battre des quatre fers les six pieds du vers épique, obéir seulement à la voix de son mètre, pam pim pam ti-ti pam ti-ti pam pim pam ti-ti pam pom, déjà bien, au temps des bouches cousues, de caracoler ainsi sans trop boiter du sabot sur la longue ou la brève… après tout, le centaure en savait assez pour donner à Achille ses premiers cours de lyre. Mais Chiron a déjà les raffinements du centaure lettré, quand ses congénères homériques restent des brutes grossières. Je savais donc « scander ». Autant jouer tout Mozart sur une seule note, autant sortir tout Bach de la plus modeste boîte à rythmes ! Or, si nous n'avons pas d'autre mot pour dire ce que les Grecs appelaient « rythme », c'est qu'on ne peut le mettre en boîte. Plus tard, Deleuze-Guattari, vrai Janus *bidextre* de pensée multiple, m'a tiré de mes mauvais pas : « La mesure est dogmatique, mais le rythme est critique. » On sent bien que le cen-

taure est moins libre qu'un cheval. C'est peut-être pourquoi j'ai d'abord si longtemps habité l'*Iliade*.

Je préférais ne pas savoir comment Achille allait mourir. J'aimais mieux le silence après les derniers mots du dernier vers du dernier chant : *táphon Héktoros hippodámoio*, « funérailles d'Hector le dompteur de chevaux ». Grandeur mieux que tragique du dompteur dompté, par plus puissant dompteur que lui, Achille, à son tour dompté par plus faible, Pâris. Mieux, car la tragédie viendrait plus tard, avec tout son fourbi de masques, pour masquer Homère, de répliques, pour le répliquer, que voulez-vous parodier d'autre, même pas besoin de la comédie, quand déjà l'*Iliade* a tout dit, en ne laissant à l'*Odyssée* que le soin de la singer ? J'étais trop vieux trop jeune pour aimer les planches : la musique et le verbe apprennent à se passer de toute mise en scène. Le seul plancher : celui des vaisseaux, là, sur la plage, que les Troyens avaient manqué brûler, l'*Iliade*, fin de non-retour. Homère n'a pas encore la manie grecque de remonter à l'origine-qui-n'en-est-pas-une, lui, l'aveugle qui a vu que la colère et le sourire dans les larmes valent toutes les genèses. Les dieux sont là, les hommes aussi, pas besoin de savoir d'où tout ce monde vient, ça, c'est bon pour Hésiode, ou ceux qui, après, « penseront vrai », lesdits présocratiques, de fait post-homériques, donc déjà pré-chrétiens. Je ne savais pas encore à quel point la Grèce, belle d'être si contradictoire, brave souvent d'être si lâche, si divinement pusillanime, devrait presque tout à sa trahison d'Homère. Ni pourquoi – n'est-ce pas sa grandeur ? – elle ne s'en voudrait pas de ce premier faux pas, Héraclès prenant la mauvaise voie, avant le carrefour fatal d'Œdipe. Après tout, la ruse et le mensonge, ne les avait-elle pas appris d'Ulysse, avant de s'en servir ensuite contre lui ? J'étais bien sûr trop « pur » moi-même, trop Achille au petit pied, trop ombrageux pour accepter Ulysse. Et quand on est, le jour, dans la musique, et qu'on s'endort le soir dans le bruit des conversations, quand on se nourrit de l'alternance saisonnière des accents – le quotidien normand, l'occitan paternel des vacances, le shabbat maternel des banlieues séfarades – on n'a pas plus besoin que ça de voir

du pays, de s'en laisser conter par d'autres Sirènes. Jamais aimé les *Contes et légendes*, encore moins ceux de la Grèce ancienne pour enfants modernes. Insipides, autant que la *Bibliothèque* d'Apollodore, résumés morts, non pas de ceux qui n'y croient plus, car ils y croient encore, alors qu'Achille vous l'a dit, non, qu'il n'y a rien de plus ridicule, enfin, à votre âge : guerre, devoir, pouvoir, voyage, vie avant, vie après la mort, vous appelez ça une vie ? On sait déjà que l'aventure ennuie le coin de la rue. Croire ? L'avenir ? Vous n'y pensez pas. L'amour, après Hélène, Andromaque, Briséis ? L'amitié, après Patrocle ? Les dieux ? Ils sont bien assez là, manquerait plus qu'on ait besoin d'y croire ! On est comme l'aède : fils unique, ça fait longtemps qu'on joue tout seul.

Sans solitude cependant : d'abord, on chante, on imite, on se découvre ventriloque, autant que le chauffeur de taxi, dans les virages escarpés des Cyclades, fenêtre ouverte sur le précipice, dialoguait avec son double en contrebas, imaginaire mais incroyablement audible, pour l'amusement des clients. Platon, Aristophane, et le public antique étaient déjà friands de la star des *engastrimuthes* (« ceux qui parlent dans leur ventre »), le célèbre Euryclès (« Rumeur immense »). Mais qu'est-ce d'autre que l'aède ? Le premier polyphoniste, l'homme-orchestre avant l'*orkheéstraa*, l'actionneur d'avant l'acteur, le machineur d'avant le machiniste. Le diseur qui a tout le temps qu'il veut, tous les récits, tous les héros, qui peut donc découper, monter, déplacer, remplacer ce qu'il veut, pourvu qu'il plonge l'auditoire au Lèthè de sa voix une-multiple, et lui fasse entendre le retour du différent, la reprise de l'événement, la répétition de l'unique. Jamais une fois pour toutes (comme si la redite ne disait que la même chose) : une *voix* pour toutes.

Ensuite, parce que la tragédie, la comédie, ça vient bien assez tôt, dans ma vie comme à Athènes. Prudemment, il est vrai, tant on hésite à détrôner Homère : d'abord deux voix sur la scène d'Eschyle, premier duo après des siècles, épiques, lyriques, de solistes. Deux qui ne font jamais un. Comme l'ancien enfant, qui prendrait part à la conversation des

grands, juste avant de s'enfermer sur le théâtre de l'amour, dans l'incompréhension du premier bouche-à-bouche. Face à face, voix contre voix, prise et méprise. Et le chœur, maintenant, chamarré, qui chante à l'unisson juste devant des spectateurs moins médusés par ses danses que par sa surdité, sa cécité à ce qu'on vient de dire sur la scène, à ce qui est en train d'arriver. Heureux plutôt l'autisme épique, qui s'étonne plus de la splendeur des pieds d'une chaise, ou d'un cerf surgi du bois, que de la fin de Troie ! Ulysse en a vu, des corps parfaits de nymphes, des trésors de sensualité divine, déployés rien que pour lui. Chez Calypsô, tenez :

> /…/ le meilleur de son temps, il le perd
> à gémir après son retour, maintenant qu'il s'est lassé de la nymphe.
> Oui, il continue à passer ses nuits avec elle, il est bien obligé,
> au profond de la grotte : elle le veut à ses côtés ; lui n'en veut plus.
>
> 5, 152-155

Elle est un peu piquée au vif de se voir préférer Pénélope :

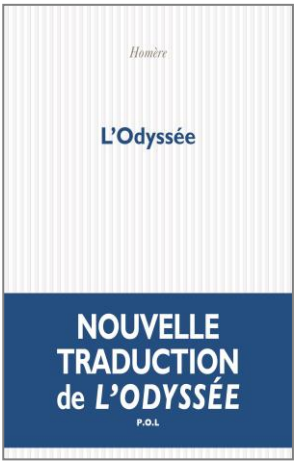
> Vraiment, je ne crois pas être moins bien qu'elle, après tout,
> ni de corps ni de taille : depuis quand les mortelles, j'aimerais bien savoir,
> pourraient rivaliser de corps ou de beauté avec les immortelles ?
>
> 5, 211-213

Il sait qu'elle a raison :

> Déesse vénérable, inutile de prendre la mouche contre moi là-dessus : je sais
> pertinemment que, comparée à toi, Pénélope l'avisée
> fait bien petit effet, oh oui, à regarder, taille et beauté !
> Ce n'est qu'une mortelle, évidemment, tandis qu'à toi, vieillesse et mort sont épargnées. 5, 215-218

N° d'éditeur : 2746 – N° d'édition : 377953
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : avril 2021

Imprimé en France



Homère
L'Odyssée

Cette édition électronique du livre
L'Odyssée de HOMÈRE
a été réalisée le 18 mars 2021 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mars 2021 par Imprimerie Floch
(ISBN : 9782818052648)
Code Sodis : U37209 - ISBN : 9782818052662
Numéro d'édition : 377955